

Notre-Dame de Paris

Le dossier ci-dessous contient une proposition anthologique, un « parcours » dans le roman de Victor Hugo, ainsi que quelques éléments de croisements interdisciplinaires.

I. Anthologie poétique : Notre-Dame de Paris

Les textes suivants peuvent constituer un premier vivier pour que le professeur de français y retienne le groupement de textes de son choix.

L'étude d'un groupement de textes poétiques consacrés à Notre-Dame de Paris peut s'inscrire, au cycle 4, dans l'entrée « regarder le monde, inventer des mondes », et tout particulièrement en classe de troisième où l'étude des configurations poétiques de la réalité est prescrite. Mais les programmes permettent aussi, à tout niveau de scolarité et tant au cycle 3 qu'au cycle 4, un travail (qui peut être interdisciplinaire) à partir d'un objet commun favorisant la croisée des regards et des approches.

Au lycée, un groupement de textes s'inscrit naturellement en classe de seconde dans le cadre de l'objet d'étude « La poésie du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle : du romantisme au surréalisme ». Si la progression annuelle ne l'a pas déjà abordé, l'objet d'étude de la classe de première, « Poésie et quête du sens, du Moyen-Age à nos jours », laisse aussi toute latitude au professeur pour consacrer la réflexion à la figure de Notre-Dame de Paris, œuvre médiévale dont les répercussions dans l'imaginaire poétique au fil des siècles renvoient à la question soulevée par les programmes.

La richesse d'une œuvre comme Notre-Dame de Paris, où rayonnent tant d'éléments de la culture européenne, et qui, par les événements qu'elle a pu connaître ou accueillir, constitue aussi un lieu de mémoire civilisationnel, doit pouvoir rassurer les professeurs qui souhaiteraient consacrer une ou plusieurs séances, voire une séquence ou un projet à cette thématique. Tout projet croisant l'histoire, l'histoire des arts et le français s'inscrira pleinement dans les ambitions des programmes, dès lors que les compétences disciplinaires (oralisation des textes, lecture et interprétation, compréhension contextuelle et au-delà du contexte premier, rédaction, confrontation du texte et de l'image à travers les riches représentations picturales, photographiques et cinématographiques du monument...) seront mises en œuvre au fil des apprentissages.

L'enrichissement du motif de Notre-Dame par la circulation de la culture savante à la culture populaire est aussi, dans un cadre interdisciplinaire, à envisager.

Les questions ou entrées suivantes ouvrent quelques pistes, non exhaustives :

- Comment un lieu devient-il un lieu de mémoire ? Comment une œuvre devient-elle un emblème civilisationnel, par quelles reprises et permanences au sein de la création culturelle au fil des siècles ?
- Cathédrale : à partir d'une étude du mot, comment le monument devient-il un emblème, et que représente-t-il ? Comment est-on passé de l'édifice religieux au monument universel ?
- Comment la littérature représente-t-elle le monument au regard des autres arts ?
- « A chacun sa Notre-Dame » : unité d'inspiration, variété des visions...

NOTRE-DAME DE PARIS

Notre-Dame est bien vieille ; on la verra peut-être
 Enterrer cependant Paris qu'elle a vu naître
 Mais, dans quelque mille ans, le temps fera broncher
 Comme un loup fait un bœuf, cette carcasse lourde,
 Tordra ses nerfs de fer, et puis d'une dent sourde
 Rongera lentement ses vieux os de rocher.

Bien des hommes de tous les pays de la terre
 Viendront pour contempler cette ruine austère,
 Rêveurs, et relisant le livre de Victor...
 -Alors, ils croiront voir la vieille basilique,
 Toute ainsi, qu'elle était puissante et magnifique
 Se lever devant eux comme l'ombre d'un mort !

Gérard de Nerval, *Poésies 1830-1835, Odelettes* (1832)

I.

Las de ce calme plat où d'avance fanées,
 Comme une eau qui s'endort, croupissent nos années ;
 Las d'étouffer ma vie en un salon étroit,
 Avec de jeunes fats et des femmes frivoles,
 Echangeant sans profit de banales paroles ;
 Las de toucher toujours mon horizon du doigt.

Pour me refaire au grand et me rélargir l'âme,
 Ton livre dans ma poche, aux tours de Notre-Dame ;
 Je suis allé souvent, Victor,
 A huit heures, l'été, quand le soleil se couche,
 Et que son disque fauve, au bord des toits qu'il touche,
 Flotte comme un gros ballon d'or.

Tout chatoie et reluit ; le peintre et le pote
 Trouvent là des couleurs pour charger leur palette,
 Et des tableaux ardents à vous brûler les yeux ;
 Ce ne sont que saphirs, cornalines, opales,
 Tons à faire trouver Rubens et Titien pâles ;
 Ithuriel répand son écrin dans les cieux.

Cathédrales de brume aux arches fantastiques ;
 Montagnes de vapeurs, colonnades, portiques,
 Par la glace de l'eau doublés,
 La brise qui s'en joue et déchire leurs franges,
 Imprime, en les roulant, mille formes étranges
 Aux nuages échevelés.

Comme, pour son bonsoir, d'une plus riche teinte,
 Le jour qui fuit revêt la cathédrale sainte,
 Ébauchée à grands traits à l'horizon de feu ;
 Et les jumelles tours, ces cantiques de pierre,
 Semblent les deux grands bras que la ville en prière,
 Avant de s'endormir, élève vers son Dieu.

Ainsi que sa patronne, à sa tête gothique,
 La vieille église attache une gloire mystique
 Faite avec les splendeurs du soir ;
 Les roses des vitraux, en rouges étincelles,
 S'écaillent brusquement, et comme des prunelles,
 S'ouvrent toutes rondes pour voir.

La nef épanouie, entre ses côtes minces,
 Semble un crabe géant faisant mouvoir ses pinces,
 Une araignée énorme, ainsi que des réseaux,
 Jetant au front des tours, au flanc noir des murailles,
 En fils aériens, en délicates mailles,
 Ses tulles de granit, ses dentelles d'arceaux.

Aux losanges de plomb du vitrail diaphane,
 Plus frais que les jardins d'Alcine ou de Morgane,
 Sous un chaud baiser de soleil,
 Bizarrement peuplés de monstres héraldiques,
 Éclotent tout d'un coup cent parterres magiques
 Aux fleurs d'azur et de vermeil.

Légendes d'autrefois, merveilleuses histoires
 Écrites dans la pierre, enfers et purgatoires,
 Dévotement taillés par de naïfs ciseaux ;
 Piédestaux du portail, qui pleurent leurs statues,
 Par les hommes et non par le temps abattues,
 Licornes, loups-garous, chimériques oiseaux,

Dogues hurlant au bout des gouttières ; tarasques,
 Guivres et basilics, dragons et nains fantasques,
 Chevaliers vainqueurs de géants,
 Faisceaux de piliers lourds, gerbes de colonnettes,
 Myriades de saints roulés en collerettes,
 Autour des trois porches béants.

Lancettes, pendentifs, ogives, trèfles grêles
 Où l'arabesque folle accroche ses dentelles
 Et son orfèverie, ouvrée à grand travail ;
 Pignons troués à jour, flèches déchiquetées,
 Aiguilles de corbeaux et d'anges surmontées,
 La cathédrale luit comme un bijou d'émail !

II.

Mais qu'est-ce que cela ? lorsque l'on a dans l'ombre
 Suivi l'escalier svelte aux spirales sans nombre
 Et qu'on revoit enfin le bleu,
 Le vide par-dessus et par-dessous l'abîme,
 Une crainte vous prend, un vertige sublime
 A se sentir si près de Dieu !

Ainsi que sous l'oiseau qui s'y perche, une branche
 Sous vos pieds qu'elle fuit, la tour frissonne et penche,
 Le ciel ivre chancelle et valse autour de vous ;
 L'abîme ouvre sa gueule, et l'esprit du vertige,
 Vous fouettant de son aile en ricanant voltige
 Et fait au front des tours trembler les garde-fous,

Les combles anguleux, avec leurs girouettes,
 Découpent, en passant, d'étranges silhouettes
 Au fond de votre oeil ébloui,
 Et dans le gouffre immense où le corbeau tournoie,
 Bête apocalyptique, en se tordant aboie,
 Paris éclatant, inouï !

Oh ! le coeur vous en bat, dominer de ce faîte,
 Soi, chétif et petit, une ville ainsi faite ;
 Pouvoir, d'un seul regard, embrasser ce grand tout,
 Debout, là-haut, plus près du ciel que de la terre,
 Comme l'aigle planant, voir au sein du cratère,
 Loin, bien loin, la fumée et la lave qui bout !

De la rampe, où le vent, par les trèfles arabes,
 En se jouant, redit les dernières syllabes
 De l'hosanna du séraphin ;
 Voir s'agiter là-bas, parmi les brumes vagues,
 Cette mer de maisons dont les toits sont les vagues ;
 L'entendre murmurer sans fin ;

Que c'est grand ! que c'est beau ! les frêles cheminées,
 De leurs turbans fumeux en tout temps couronnées,
 Sur le ciel de safran tracent leurs profils noirs,
 Et la lumière oblique, aux arêtes hardies,
 Jetant de tous côtés de riches incendies
 Dans la moire du fleuve enchâsse cent miroirs.

Comme en un bal joyeux, un sein de jeune fille,
 Aux lueurs des flambeaux s'illumine et scintille
 Sous les bijoux et les atours ;
 Aux lueurs du couchant, l'eau s'allume, et la Seine
 Berce plus de joyaux, certes, que jamais reine
 N'en porte à son col les grands jours.

Des aiguilles, des tours, des coupoles, des dômes
 Dont les fronts ardoisés luisent comme des heaumes,
 Des murs écartelés d'ombre et de clair, des toits
 De toutes les couleurs, des résilles de rues,
 Des palais étouffés, où, comme des verrues,
 S'accrochent des étaux et des bouges étroits !

Ici, là, devant vous, derrière, à droite, à gauche,
 Des maisons ! des maisons ! le soir vous en ébauche
 Cent mille avec un trait de feu !
 Sous le même horizon, Tyr, Babylone et Rome,
 Prodigieux amas, chaos fait de main d'homme,
 Qu'on pourrait croire fait par Dieu !

III.

Et cependant, si beau que soit, ô Notre-Dame,
 Paris ainsi vêtu de sa robe de flamme,
 Il ne l'est seulement que du haut de tes tours.
 Quand on est descendu tout se métamorphose,
 Tout s'affaisse et s'éteint, plus rien de grandiose,
 Plus rien, excepté toi, qu'on admire toujours.

Car les anges du ciel, du reflet de leurs ailes,
Dorent de tes murs noirs les ombres solennelles,
Et le Seigneur habite en toi.
Monde de poésie, en ce monde de prose,
A ta vue, on se sent battre au coeur quelque chose ;
L'on est pieux et plein de foi !

Aux caresses du soir, dont l'or te damasquine,
Quand tu brilles au fond de ta place mesquine,
Comme sous un dais pourpre un immense ostensor ;
A regarder d'en bas ce sublime spectacle,
On croit qu'entre tes tours, par un soudain miracle,
Dans le triangle saint Dieu se va faire voir.

Comme nos monuments à tournure bourgeoise
Se font petits devant ta majesté gauloise,
Gigantesque sœur de Babel,
Près de toi, tout là-haut, nul dôme, nulle aiguille,
Les faîtes les plus fiers ne vont qu'à ta cheville,
Et, ton vieux chef heurte le ciel.

Qui pourrait préférer, dans son goût pédantesque,
Aux plis graves et droits de ta robe Dantesque,
Ces pauvres ordres grecs qui se meurent de froid,
Ces panthéons bâtards, décalqués dans l'école,
Antique friperie empruntée à Vignole,
Et, dont aucun dehors ne sait se tenir droit.

O vous ! maçons du siècle, architectes athées,
Cervelles, dans un moule uniforme jetées,
Gens de la règle et du compas ;
Bâtissez des boudoirs pour des agents de change,
Et des huttes de plâtre à des hommes de fange ;
Mais des maisons pour Dieu, non pas !

Parmi les palais neufs, les portiques profanes,
Les Parthéons coquets, églises courtisanes,
Avec leurs frontons grecs sur leurs piliers latins,
Les maisons sans pudeur de la ville païenne ;
On dirait, à te voir, Notre-Dame chrétienne,
Une matrone chaste au milieu de catins !

Théophile Gautier, *La Comédie de la mort* (1838)

DEVANT LA GRANDE ROSACE EN VITRAIL, A NOTRE-DAME DE PARIS

Cupio dissolvi et esse cum Christo

Oh ! L'orgue solennel entonne
 L'*Alleluia* du dernier jour
 La grande Rosace octogone
 Plus douloureusement rayonne
 D'adoration et d'amour.

Avalanches de roses pâles
 Et de lis tièdes de langueur,
 Déluge éternel de pétales,
 Encens, musiques triomphales,
 Prenez, broyez mon cœur, mon Cœur !

Je suis le Parfum du martyre
 L'amour sans chair, sans but, l'ardeur !
 Je veux baigner mon Cœur de myrrhe,
 Je veux pleurer, saigner, sourire,
 Et puis me fondre de pudeur.

Vêtu d'ineffable et d'extase,
 Diaphanes et fulgurants,
 Les Martyrs que l'amour embrase,
 Au sein de gloires de topaze,
 Frêle, m'ont pris dans leurs torrents.

Gloire ! Douleur ! Douleur ! Encore !
 Et devant les Tristes des cieux,
 Dont la chair blême s'évapore,
 Les Portes d'azur et d'aurore
 Volent sur leurs gonds furieux !

Alléluia ! Douceur ! Faiblesse !
 Spasme universel sans retour !
 Fouettés d'ouragans d'allégresse,
 Se nouent et se dénouent sans cesse
 Les Soleils, défaillants d'amour !

Et seul, le grand Sanglot des choses
 Roule, lointain, répercuté
 A travers les apothéoses,
 Des Sphères fraîchement écloses,
 Aux Echos de l'Eternité !

Jules Laforgue, *Les Complaintes et les premiers poèmes* (poème publié pour la première fois dans le tome II des *Œuvres complètes* de Laforgue, Mercure de France, 1903).

PARIS VAISSEAU DE CHARGE

Double vaisseau de charge aux deux rives de Seine,
 Vaisseau de pourpre et d'or, de myrrhe et de cinname,
 Vaisseau de blé, de seigle, et de justesse d'âme,
 D'humilité, d'orgueil, et de simple verveine ;

Nos pères t'ont comblé d'une si longue peine,
 Depuis mille et mille ans que tu viens à la lame,
 Que nulle cargaison n'est si lourde à la rame,
 Et que nul bâtiment n'a la panse aussi pleine.

Mais nous apporterons un regret si sévère,
 Et si nourri d'honneur, et si creusé de flamme,
 Que le chef le prendra pour un sac de prière,

Et le fera hisser jusque sous l'oriflamme,
 Navire appareillé sous Septime Sévère,
 Double vaisseau de charge aux pieds de Notre-Dame.

PARIS DOUBLE GALERE

Depuis le Point-du-Jour jusqu'aux cèdres bibliques
 Double galère assise au long du grand bazar,
 Et du grand ministère, et du noble alcazar,
 Parmi les deuils privés et les vertus publiques ;

Sous les quatre-vingt rois et les trois Républiques,
 Et sous Napoléon, Alexandre et César,
 Nos pères ont tenté le centuple hasard,
 Fidèlement courbés sur tes rames obliques.

Et nous prenant leur place au même banc de chêne,
 Nous ramerons des reins, de la nuque, de l'âme,
 Pliés, cassés, meurtris, saignants sous notre chaîne ;

Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame,
 Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine,
 Galériens couchés aux pieds de Notre-Dame.

Charles Péguy, *La Tapisserie de Notre-Dame* (1913)

Ce ciel de Paris est plus pur qu'un ciel d'hiver lucide et froid
Jamais je ne vis de nuits plus sidérales et plus touffues que ce printemps
Où les arbres des boulevards sont comme les ombres du ciel,
Fronaisons dans les rivières mêlées aux oreilles d'éléphant,
Feuilles de platanes, lourds marronniers.

Un nénuphar sur la Seine, c'est la lune au fil de l'eau
La Voie Lactée dans le ciel se pâme sur Paris et l'étreint
Folle et nue et renversée, sa bouche suce Notre-Dame.
La Grande Ourse et la Petite Ourse grognent autour de saint-Merri.
Ma main coupée brille au ciel dans la constellation d'Orion.

[...]

Blaise Cendrars, *Au cœur du monde* (fragments retrouvés, vers 1917).

Le 25 décembre 1886

C'est tout de même vous, Madame, qui avez eu l'initiative.

Et moi, je n'étais que ce quelqu'un « comme les aut's » dans cette foule maussade et inattentive,

Un élément « comme les aut's » submergé au sein de cette masse piétinante et empilée,

Ce matelas de corps populaires sous les vêtements et de cœurs mous qui me maintenaient adhérent à ce pilier.

C'était le plus sombre jour d'hiver, et la plus noire après-midi de pluie sur Paris, les vêpres dans la demi-nuit de Noël,

Et le chœur au milieu illuminé or et lin et le grand tapis avec cette disposition d'officiants or et linge jusqu'à l'autel,

La cérémonie par rapport à moi latérale et l'allumage de ce peuple blanc qui chante et qui accomplit quelque chose dans le temps réel.

Il chante, mais il serait plus vrai de dire qu'il récite et qu'il déchaîne quelque chose avec exultation et véhémence,

La vocifération d'une grande phrase toute-puissante qui part et qui grossit et qui roule et qui déferle avec une volute immense !

Et il y a un moment pour l'orgue tout seul qui médite, et puis c'est de nouveau la grande phrase et l'onde, la grande phrase irrésistible debout qui se lève et qui recommence !

Le rugissement d'Israël vers son Dieu au bout des siècles à la fin ! dans la fumée qui s'élève et qui se dilate,

Notre-Dame, la Femme-église, à grands cris, pleine de Dieu, érigeant son propre Magnificat !

Et alors moi, ce misérable enfant ! - oui, moi-même, je dis ! - qu'est-ce que j'ai fait pour que je sois ainsi emporté ?

Et ce réservoir de puissantes larmes qui se rompt, d'où vient-il ? ce cri sauvage du cœur tout à coup qui ne tient plus mes souliers ?

Tout ce que j'étais sûr, c'est fini ! et c'est fini de tout ce qu'on m'a appris au lycée !

Toi, misérable quelqu'un dans la foule regardé, rien ne tient plus ! et il n'y a rien à faire contre le débordement sauvage de l'espérance !

Rien à faire contre cette éruption comme le monde au fond de mes entrailles de la Foi !

Rien à faire contre cette voix avant que le monde fût qui me dit : Tu es à Moi !

Rien à faire contre l'impétuosité, comme quelqu'un du haut en bas qui se fend, de la bête qui dit : je crois !

Alors tout ce qui est arrivé depuis, Madame, tant pis, c'est vous qui avez la responsabilité !

[...]

Paul Claudel, *Poésies* (poème daté du 8 septembre 1942).

LE PAYSAN DE PARIS CHANTE

Comme on laisse à l'enfant pour qu'il reste tranquille
Des objets sans valeur traînant sur le parquet
Peut-être devinant quel alcool me manquait
Le hasard m'a jeté des photos de ma ville
Les arbres de Paris ses boulevards ses quais
[...]

Qui n'a pas vu le jour se lever sur la Seine
Ignore ce que c'est que ce déchirement
Quand prise sur le fait la nuit qui se dément
Se défend se défait les yeux rouges obscène
Et Notre-Dame sort des eaux comme un aimant
[...]

Paris s'éveille et moi pour retrouver ces mythes
Qui nous brûlaient le sang dans notre obscurité
Je mettrai dans mes mains mon visage irrité
Que renaisse le chant que les oiseaux imitent
Et qui répond Paris quand on dit liberté

Aragon, *En français dans le texte* (1943).

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Semblance d'avant que je naisse
Cet enfant toujours effaré
Le fantôme de ma jeunesse

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Vingt ans l'empire de mensonges
L'espace d'un miséréré
Ce gamin qui n'était que songes

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Ce jeune homme et ses bras déserts
Ses lèvres de vent dévorées
Disant les airs qui le grisèrent

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Baladin du ciel et du cœur
Son front pur et ses goûts outrés
Dans le cri noir des remorqueurs

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Le joueur qui brûla son âme
Comme une colombe égarée
Entre les tours de Notre-Dame
[...]

Aragon, *Le Roman inachevé* (1956)

II. Anthologie HUGO : un créateur devant Notre-Dame de Paris

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* (1832). La plupart des éditions proposent désormais des « dossiers » pertinents, pour situer le roman dans l'œuvre de Victor Hugo, pour rendre compte de l'engagement de l'auteur au service des monuments historiques qu'il jugeait délaissés et maltraités (perspective que l'actualité de la reconstruction envisagée rend plus que jamais pertinente), ou pour travailler sur le riche corpus des adaptations de l'œuvre romanesque.

Un travail interdisciplinaire consacré aux illustrations du roman de Hugo, par la confrontation du texte et des images depuis les éditions du XIX^{ème} siècle, et conduisant vers la diversité des adaptations au XX^{ème} siècle, peut être envisagé.

Il est permis de proposer quelques extraits particulièrement pertinents dans la perspective d'un travail consacré au monument :

- Livre Troisième, chapitre I « Notre Dame »
- Livre Cinquième, chapitre II, « Ceci tuera cela » (réflexion hugolienne sur le passage de la civilisation de la pierre à celle du livre, qui reprend une actualité toute particulière au sein de la révolution numérique)
- Livre dixième, chapitre IV, « Un maladroit ami » (assaut de la cathédrale défendue par Quasimodo), donnant lieu au passage suivant :

Tout à coup, au moment où ils se groupaient pour un dernier effort autour du bélier, chacun retenant son haleine et roidissant ses muscles afin de donner toute sa force au coup décisif, un hurlement, plus épouvantable encore que celui qui avait éclaté et expiré sous le madrier, s'éleva au milieu d'eux. Ceux qui ne criaient pas, ceux qui vivaient encore, regardèrent. – Deux jets de plomb fondu tombaient du haut de l'édifice au plus épais de la cohue. Cette mer d'hommes venait de s'affaisser sous le métal bouillant qui avait fait, aux deux points où il tombait, deux trous noirs et fumants dans la foule, comme ferait de l'eau chaude dans la neige. On y voyait remuer des mourants à demi calcinés, et mugissant de douleur. Autour de ces deux jets principaux, il y avait des gouttes de cette pluie horrible qui s'éparpillaient sur les assaillants, et entraînaient dans les crânes comme des vrilles de flamme. C'était un feu pesant qui criblait ces misérables de mille grêlons.

La clameur fut déchirante. Ils s'enfuirent pêle-mêle, jetant le madrier sur les cadavres, les plus hardis comme les plus timides, et le parvis fut vide une seconde fois.

Tous les yeux s'étaient levés vers le haut de l'église. Ce qu'ils voyaient était extraordinaire. Sur le sommet de la galerie la plus élevée, plus haut que la rosace centrale, il y avait une grande flamme qui montait entre les deux clochers avec des tourbillons d'étincelles, une grande flamme désordonnée et furieuse dont le vent emportait par moments un lambeau dans la fumée. Au-dessous de cette flamme, au-dessous de la sombre balustrade à trèfles de braises, deux gouttières en gueules de monstres vomissaient sans relâche cette pluie ardente qui détachait son ruissellement argenté sur les ténèbres de la façade inférieure. A mesure qu'ils approchaient du sol, les deux jets de plomb s'élargissaient en gerbes, comme l'eau qui jaillit des mille trous de l'arrosoir. Au-dessus de la flamme, les énormes tours, de chacune desquelles on voyait deux faces crues et tranchées, l'une toute noire, l'autre toute rouge, semblaient plus grandes encore de toute l'immensité de l'ombre qu'elles projetaient jusque dans le ciel. Leurs innombrables sculptures de diables et de dragons prenaient un aspect lugubre. La clarté inquiète de la flamme le faisait remuer à l'œil. Il y avait des guivres

Retrouvez Éduscol sur



qui avaient l'air de rire, des gargouilles qu'on croyait entendre japper ; des salamandres qui soufflaient dans le feu, des tarasques qui éternuaient dans la fumée. Et parmi ces monstres ainsi réveillés de leur sommeil de pierre par cette flamme, par ce bruit, il y en avait un qui marchait et qu'on voyait de temps en temps passer sur le front ardent du bûcher comme une chauve-souris dans une chandelle.

Sans doute ce phare étrange allait réveiller au loin le bûcheron des collines de Bicêtre, épouvanté de voir chanceler sur ses bruyères l'ombre gigantesque de Notre-Dame.

Il se fit un silence de terreur parmi les truands, pendant lequel on n'entendit que les cris d'alarme des chanoines enfermés dans leur cloître et plus inquiets que des chevaux dans une écurie qui brûle, le bruit furtif des fenêtres vite ouvertes et plus vite fermées, le remuement intérieur des maisons et de l'Hôtel-Dieu, le vent dans les flammes, le dernier râle des mourants, et le pétilllement continu de la pluie de plomb sur les pavés.

Retrouvez Éduscol sur

